

aux leurs, il n'est pas jusqu'à nos attentats qui n'aient baissé en qualité : ceux que de loin en loin on daigne encore commettre manquent de cet arrière-plan d'absolu qui rachetait les leurs, exécutés toujours avec tant de soin et de brio ! Personne aujourd'hui pour travailler à coups de bombes à l'établissement de « l'harmonie universelle », fiction capitale dont nous n'attendons plus rien... Que pourrions-nous d'ailleurs en espérer, à l'extrême de l'âge de fer où nous sommes parvenus ? Le sentiment qui y prédomine, c'est le désabusement, somme de nos rêves avariés. Et si nous n'avons même pas la ressource de croire aux vertus de la destruction, c'est que, anarchistes désaffectés, nous en avons compris l'urgence, et l'inutilité.

VI

La souffrance, à ses débuts, escompte l'âge d'or ici-bas, y cherche un appui, s'y fixe en quelque sorte ; mais plus elle s'aggrave, plus elle s'en écarte, pour ne s'attacher qu'à elle-même. De complice qu'elle était des systèmes utopiques, elle se dresse maintenant contre eux, y discerne un danger mortel à la conservation de ses propres affres, dont elle vient de découvrir le charme. Avec le personnage du *Souterrain*, elle va plaider pour le chaos, s'insurger contre la raison, le « deux fois deux font quatre », contre le « palais de cristal », réplique du Phalanstère.

Qui a touché à l'enfer, au malheur planifié, en retrouvera la terrible symétrie dans la cité idéale, bonheur pour tous, auquel répugne quiconque a beaucoup

souffert : Dostoïevski s'y montra hostile jusqu'à l'intolérance. Avec l'âge, il allait se définir de plus en plus par opposition aux idées fourtiéristes de sa jeunesse ; ne pouvant se pardonner d'y avoir souscrit, il s'en vengea sur ses héros, caricatures... surhumaines de ses premières illusions. Ce qu'il détestait en eux, c'était ses anciens errements, les concessions qu'il avait faites à l'utopie, dont nombre de thèmes devaient cependant le poursuivre : quand, avec le grand Inquisiteur, il partage l'humanité en un troupeau heureux et une minorité ravagée, clairvoyante, qui en assume les destinées, ou lorsque, avec Pierre Verkhovenski, il veut faire de Stavroguine le chef spirituel de la cité future, un souverain pontife révolutionnaire et athée, ne s'inspire-t-il pas de la « prêtrise » que les saint-simoniens mettaient au-dessus des « producteurs » ou du projet d'Enfantin d'ériger Saint-Simon lui-même en pape de la religion nouvelle ? Il rapproche le catholicisme du « socialisme », il les identifie même, selon une optique qui participe de la méthode et du délire, mélange éminemment slave. Par rapport à l'Occident, tout en Russie se hausse d'un degré : le scepticisme y devient nihilisme, l'hypothèse dogme, l'idée icône. Chigalev ne profère pas plus d'insanités que n'en débite Cabet ; cependant il y met un acharnement qu'on ne trouve pas chez son modèle français. « Vous n'avez plus d'obsessions, nous seuls en avons encore », semblent dire les Russes aux Occidentaux, à travers Dostoïevski, l'obsédé par excellence, inféodé, comme tous ses personnages, à un seul rêve : celui de l'âge d'or, sans lequel, nous assure-t-il, « les peuples ne veulent pas vivre et ne